

Maurizio Gribaudo, *Paris ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*, Paris, La Découverte, 2014. 400 p.

Marie-Pascale Leclerc

Volume 45, Number 1, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042298ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042298ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, M.-P. (2016). Review of [Maurizio Gribaudo, *Paris ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*, Paris, La Découverte, 2014. 400 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 45(1), 57–58. <https://doi.org/10.7202/1042298ar>

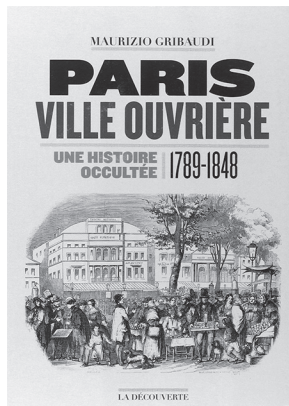
orale, l'approche privilégiée ici frôle davantage la fiction historique et ne contribue pas, selon nous, à renforcer la réflexion.

En somme, malgré certaines faiblesses, nous croyons que l'ouvrage contribue à l'historiographie et s'avère important pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il s'agit d'une recherche accessible, accordant une attention particulière à la définition des termes et concepts utilisés pour décrire l'univers du mineur (voir le chapitre 2, par exemple). Les nombreuses photographies, l'intérêt pour le vécu et l'expérience des travailleurs et l'utilisation, la plus fidèle possible, des termes associés au monde minier, sont autant de facteurs qui rendent cette lecture agréable. L'ouvrage comble également certaines lacunes de l'historiographie du monde minier, contribuant à offrir de nouvelles perspectives face à celles proposées, entre autres, par Gaudreau et al. (2003), notamment les chapitres sur les femmes, la communauté minière et la culture musicale. Bien que l'échelle à laquelle s'intéresse l'ouvrage soit plus réduite que celle du Nord ontarien et québécois, l'exemple du cas de Kirkland Lake, lorsqu'analysé en profondeur, offre un portrait permettant de nuancer, voire contredire, des perspectives plus globales de l'histoire minière de cette région. Enfin, cette étude contribue également à documenter l'histoire de villes industrielles où le rythme de l'industrie dominante coordonne celui de la ville, des familles et de la communauté. Les quarts de travail, le statut des travailleurs, les conflits de travail ou les besoins de main-d'œuvre sont autant de caractéristiques liées aux mines qui modifient à la fois le paysage urbain, mais également l'organisation socioculturelle de ces villes. La ville apparaît ainsi, dans le cas de Kirkland Lake, au diapason avec le rythme de la mine.

Jean-Philippe Bernard
Université du Québec à Montréal

Maurizio Gribaudi, *Paris ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*, Paris, La Découverte, 2014. 400 p.

Dix-neuviémiste et historien des classes ouvrières, Maurizio Gribaudi propose dans son dernier ouvrage, *Paris ville ouvrière. Une histoire occultée 1789-1848*, une réflexion à la fois sur l'histoire urbaine des quartiers centraux de Paris, mais également sur la création des liens sociaux et politiques des quartiers populaires de la Révolution française jusqu'en 1848. En amont d'une historiographie qui, selon l'auteur, est trop encline à se coller aux discours dominants des observateurs de l'époque, Gribaudi désire restituer une « histoire occultée » détachée des regards littéraires omniprésents et tournée vers la fabrique de la ville.



Dès de la fin de la période révolutionnaire et impériale, les questionnements et les investigations sur les quartiers centraux fusent de toute part : hygiénistes, médecins et littéraires s'entendent pour décrire ces quartiers comme un organe malade, mais pas irrécupérable. L'utilisation brillante de la lithographie permet de démontrer les représentations des espaces populaires dont l'image globale qui en ressort est celle d'une ville complexe, lieu de culture et d'histoire et grouillant d'activités économiques. La virulence de l'épidémie de choléra en 1832 modifie la perception des contemporains sur les quartiers centraux, passant de la bienveillance au durcissement, dont le premier effet sera de voir surgir des discours des autorités ces toutes nouvelles corrélations entre « dépravation sanitaire » et moralité. Le ton des observateurs devient plus moralisateur et ces quartiers sont dorénavant ceux d'une « classe dangereuse » responsable de leur misère. L'émergence de cette classe dangereuse coïncide avec l'apparition de l'imaginaire littéraire des Bas-fonds dont historiographie fleurissante aurait pu être mise à profit. Le réaménagement de la ville apparaît donc comme une solution pour contrer le dépeuplement, craint par les autorités, des quartiers centraux par les classes aisées. Par ailleurs, dans la mouvance du mouvement romantique, la littérature boulevardière et la presse excluent progressivement et volontairement les espaces populaires au profit des quartiers bourgeois d'où émerge cette nouvelle modernité.

Des « images stéréotypées » des espaces populaires véhiculées par les milieux bourgeois, l'auteur, dans la deuxième partie de son ouvrage, cherche à se dégager de ces lectures et de faire la lumière sur les « angles morts » de ces textes. La théorie de l'abandon du centre-ville par les bourgeois de l'époque est rudement mise en cause par les chiffres fournis dans l'étude qui démontre la croissance de ces quartiers. Selon Gribaudi, ce phénomène est aidé par la vente des biens nationaux à la suite de la Révolution française. Le paysage urbain s'en trouve donc modifié : des immeubles sont détruits ou reconvertis, d'autres espaces sont libérés afin d'absorber la croissance démographique, mais aussi pour mieux contenir le développement industriel de l'époque. En effet, les modifications physiques de la ville ont stimulé la fabrique collective parisienne. Désormais, remarque Gribaudi, chaque îlot de la rive droite de Paris est organisé selon un type d'activités commerciales et cette fabrique collective émerge de l'interdépendance des ateliers, usines et fabriques dont la densité change le visage du centre-ville où les rues percées et les îlots deviennent autant « d'usines à ciel ouvert ». Chemin faisant, l'auteur essaie d'appréhender le vécu de ces gens qui vivent dans ces îlots surchargés malgré un manque criant de sources puisque les seules archives dont dispose Gribaudi, pour descendre au ras de la rue, sont les archives de la justice de paix. Bien que cette portion de l'ouvrage nous apparaisse comme convaincante et très riche en détails en raison du travail brillant fait à partir des registres du cadastre, Gribaudi a pu reconstituer toute la vitalité des relations et des

réseaux professionnels, mais n'a pas été en mesure de cerner le « vivre ensemble » au-delà de l'aspect professionnel.

L'aboutissement de la réflexion de Gribaudi prend forme dans le dernier segment de l'ouvrage dédié à la montée « vers le politique » des ouvriers. D'abord, il y a les sociabilités populaires étudiées sous l'angle de la pratique du chant et de la danse dans les espaces publics : les goguettes et les guinguettes deviennent des lieux de sociabilités qui abritent les critiques sociales toujours plus nombreuses et le monde du travail devient rapidement rempli de tensions et de revendications parfois divergentes. Fort du développement des sociétés de secours mutuel et des grèves ouvrières, les ouvriers prennent conscience de leur capacité d'action. Une volonté d'agir qui se fait sentir dès les insurrections de 1830 jusqu'en 1834. Quatre années de contestations ouvrières : mouvements par le bas travaillant parfois de pair avec les républicains radicaux surtout lorsque la répression étatique les réunit tous sur le pavé des rues. La décennie de 1830 est parsemée de tensions plus ou moins fortes dans le monde ouvrier qui ont pris corps en manifestations et en grèves. Toutefois, ce sont les années 1840 qui sont cruciales, comme le remarque l'auteur, puisque les ouvriers s'insurgent davantage contre les formes d'organisation du travail pour se libérer des contraintes du libre marché et obtenir un meilleur contrôle sur leurs conditions d'existence. Le mouvement ouvrier tend à se définir en délaissant le côté armé au profit d'une réflexion plus fertile sur l'organisation du travail. Contrairement à la vision très figée du monde ouvrier que pouvaient se faire les observateurs de l'époque, les ouvriers sont des agents de changement qui opèrent dans les quartiers du centre. Dans ce contexte, les journaux faits par et pour les ouvriers font la promotion du modèle associatif comme projet de société. En guise de conclusion, l'auteur nous précipite dans les émeutes de 1848 dont les fondements tirent ses racines deux décennies auparavant. Au final, le lectorat universitaire appréciera de l'ouvrage tout ce travail de restitution de cette histoire populaire de Paris trop longtemps évacuée des réflexions historiques. Enfin, on ne peut que saluer l'immense travail de cartographie dont témoigne cette étude.

Marie-Pascale Leclerc
Université du Québec à Montréal

Jean-Pierre Hardy, *Jardins et jardiniers laurentiens 1660-1800. Creuse le temps, creuse la terre*, Québec, Septentrion, 2016, 298 pages.

Fruit de plusieurs années de recherche, *Jardins et jardiniers laurentiens 1660-1800* souhaite rejoindre un grand public en offrant de faire le point sur les potagers et les jardiniers urbains de la vallée laurentienne. L'historien et chercheur associé au Musée canadien de l'histoire Jean-Pierre Hardy, spécialiste de la civilisation matérielle de la population bas-canadienne, a constaté le peu d'attention accordé au jardin domestique. C'est

pour cette raison qu'il a décidé de faire la lumière sur cette composante essentielle de la vie quotidienne des habitants des villes aux XVII^e et XVIII^e siècles.

L'ouvrage est divisé en sept chapitres. Le premier propose un survol historique des potagers en Europe occidentale, des grands jardins de la Rome antique au « marais » de Paris à l'époque moderne, en passant par les jardins nourriciers des premières communautés monastiques de l'époque médiévale. L'auteur décrit ensuite la mise en place des corporations de jardiniers en France et en Angleterre aux XVII^e et XVIII^e siècles et termine son tour d'horizon en scrutant l'évolution de la place occupée par les fruits et les légumes dans l'alimentation européenne depuis le Moyen Âge. Au deuxième chapitre, Hardy se penche sur les changements successifs qui se produisent dans la répartition des terrains horticoles à Québec et Montréal. S'appuyant sur des données tirées des recensements, des aveux et dénombrements et des actes notariés, il s'applique à mesurer les superficies moyennes des jardins et des vergers urbains.

Les jardiniers urbains, qui ont été jusqu'à maintenant négligés par les historiens, sont l'objet du troisième chapitre de l'ouvrage. Il s'agit ici de la contribution la plus originale de ce livre à l'historiographie québécoise. L'auteur souhaite vérifier l'importance relative des jardiniers parmi les autres professions et cerner leur évolution dans le temps en analysant des données telles que leur nombre, leurs caractéristiques démographiques, leur niveau de compétence et leur richesse. Ainsi, l'auteur a recensé dans différentes sources documentaires (actes notariés, actes d'état civils, recensements, etc.) 442 jardiniers entre 1660 et 1800, essentiellement à Québec et Montréal. Ces hommes semblent avoir été dans la trentaine au moment de leur première mention dans les actes, habitant pour la plupart la ville ou les faubourgs, et bien que leur niveau de formation soit difficilement mesurable en l'absence de corporation de métier dans la colonie, il semble que la profession semble être de plus en plus reconnue dans la population au cours du XVIII^e siècle, comme le montre le nombre important de mentions de *maîtres jardiniers* dans les baux de location à partir de 1770. La dernière partie du chapitre est réservée à quelques portraits types de jardiniers parmi les plus actifs du groupe.

Le chapitre 4 aborde les propriétaires et les bailleurs de jardins urbains et se penche sur les conditions de travail des jardiniers à l'emploi des communautés religieuses et des particuliers. Alors que les institutions religieuses semblent avoir été les

